

Discours de M. le Marquis de MIMÉURE, prononcé le 1^{er} Décembre 1707, lorsqu'il fut reçu à la place de M. Cousin.

MESSIEURS,

Voici donc le jour heureux, et malgré moi si longtemps différé, où je puis enfin vous rendre grâce de vos suffrages, et commencer à jouir de l'honneur où ils m'élèvent.

Un prompt départ a suspendu pendant plus de six mois les témoignages publics que je vous devais de ma sensible reconnaissance ; mon devoir m'appelait loin de vous, et me pressait d'aller servir votre auguste Protecteur. Mais mon zèle, je l'avoue, tout ardent qu'il est pour son service, n'étouffait pas en moi un secret murmure de l'amour propre. Dans l'incertitude de ce que les hasards de la guerre pouvaient me réserver, je partis plein de regret de n'être pas encore initié à vos mystères. Si votre choix, MESSIEURS, semblait me promettre de participer un jour à votre gloire, il ne rassurait pourtant pas assez mes espérances, puisque mon nom

n'était pas encore écrit parmi ceux de tant de personnes illustres dont votre Compagnie a toujours été composée.

Tous les hommes, plus portés à s'aimer eux-mêmes qu'à se connaître, et sensiblement touchés que la mesure de la vie sait renfermée dans des bornes si étroites, se flattent d'en prolonger en quelque sorte la durée après la mort, par la réputation qu'ils ambitionnent de s'établir ; et sait chimère, ou raison, c'est un sentiment naturel qu'il serait difficile et même dangereux détruire, et de leur ôter.

En effet, MESSIEURS, le désir de vivre même au-delà du tombeau, est le ressort puissant qui dans tous les âges a fait agir les grands Hommes, a formé les Conquérants, les Politiques, et les plus célèbres gens de Lettres.

C'est une vérité qui s'est fait sentir vivement dans la conduite du fameux Cardinal de Richelieu. Ce grand Homme de qui le génie sublime, supérieur à sa haute fortune, et de qui les actions à jamais mémorables font si souvent présentes à notre

souvenir, après avoir par la force et la sagesse de ses conseils opposé les premiers obstacles aux vastes desseins de la Maison d'Autriche ; après avoir attaqué l'hérésie jusques dans son axile, et soumis les flots de l'Océan aux lois de son Maître : ce grand Homme, dis-je, ne crut pas que sa réputation fût assez durable, s'il ne procurait l'établissement de votre illustre Compagnie. Cet établissement, digne objet de son ambition, fut le chef-d'œuvre de sa prudence et de ses lumières ; il prévoyait bien, MESSIEURS, que vos Ouvrages passeraient dans tous les siècles, et que votre reconnaissance ferait à sa mémoire le gage le plus certain de l'immortalité.

Ce fut dans les mêmes vues, que ce sage Chancelier, ce digne chef de Justice, qui du vivant de ce premier Ministre, avait voulu être reçu dans votre Société, s'attacha après lui à en maintenir l'honneur et les avantages ; qu'il vous reçut chez lui, qu'il assista si régulièrement à vos Assemblées, qu'il vous appuya de son crédit, qu'il vous honora de ses conseils, qu'il inspira aux plus

considérables de son sang le même esprit et les mêmes foins, et qu'il crut enfin avoir à jamais éternisé son nom, quand vous lui accordâtes celui de votre Protecteur.

Et quel autre motif que l'espérance de passer à la postérité, a pu engager à tant de veilles, et de travail, le savant Confrère que vous avez perdu ? Jamais regret ne fut plus légitime que celui que vous avez de sa perte ; assidu dans vos Assemblées, et tant de fois utile au public pendant sa vie, fait par d'excellentes traductions, fait par un Journal judicieux où il donna durant quelques années un Précis juste, et élégant de tout ce qu'il y avait de plus rare, et de plus nouveau dans la Littérature, il a voulu encore perpétuer ses grâces au public après sa mort, par le don précieux qu'il lui a fait de sa Bibliothèque.

Je me reconnais, je l'avoue, bien indigne de succéder à un si excellent Homme ; et quand je cherche, MESSIEURS, ce qui a pu vous engager à tourner les yeux sur moi pour remplir sa place, je n'y vois d'autre fondement que l'honneur que j'ay eu dès mes

plus tendres années, d'être tiré du fonds de ma Province pour m'attacher à la personne du Fils du plus grand des Rois. Vous m'avez regardé, sans doute, en m'appelant parmi Vous, comme un témoin fidele des commencements de la vie de Monseigneur le Dauphin, et par là comme plus propre qu'un autre à vous informer des sentiments d'humanité nobles et pleins de grandeur qu'on lui a connus dès son enfance, et de la vigilante attention qu'il a toujours eue à se former sur les exemples de son auguste Père. C'est sur ce modèle qu'on l'a vu avec un courage intrépide, mais simple, et sans ostentation, soumettre le Palatinat entier en moins de deux mois, malgré la rigueur d'une saison contraire, et faire tomber devant lui les remparts d'une Place superbe, qui est encore aujourd'hui regardée comme la clef de l'Empire. Que si dès sa première campagne il sut s'attirer et l'estime, et l'amour des troupes, il n'est pas moins dans nos Villes les délices des peuples. Quel fut leur trouble, et leur inquiétude, quand ils craignirent qu'une maladie cruelle ne mit en péril une vie qui

leur est si précieuse ! Quel fut le transport de leur joie au retour de sa santé !

J'ay lieu de penser encore que s'il faut aussi vous rendre compte des deux campagnes où Monseigneur le Duc de Bourgogne a commandé nos armées, l'honneur que j'ay eu d'y porter ses ordres, pourra donner quelque crédit aux récits que j'aurai à vous faire ; ma mémoire est fidèle sur la haute idée qu'on y prit de lui, et sur le courage, et l'Intelligence qu'il y fit paraître. Quelle exactitude dans la discipline ! Quel exemple de piété et de régularité ! Puisse un jour le Prince, que le Ciel lui a donné d'une Princesse aimable, et qui lui est si chère, devenir comme son père, et comme son aïeul, le digne imitateur des vertus de Louis LE GRAND.

Je ne me donne donc à vous, MESSIEURS, que comme un Recueil historique, si j'ose ainsi parler, où vous puiserez des faits que vous aurez soin de transmettre aux siècles à venir : car la vie militaire, que j'ay menée depuis longtemps, ne m'a guère laissé le loisir de cultiver le goût

naturel que j'ai tousjours eu pour les Lettres.

Ce goût néanmoins dans sa naissance avait été favorisé par un Homme du premier ordre, qui chargé du poids de l'éducation du grand Prince, auprès duquel on m'avait appelé, ne dédaignait pas de s'informer si on prenait foin de la mienne. Je parle ici de Monsieur le Duc de Montausier qui nous a laissé en sa personne un exemple remarquable, mais véritablement peu suivi ; qu'on peut s'élever aux plus hautes dignités de la Cour, sans art, sans flatterie, et avec un inflexible attachement à la vérité, *et* à la justice.

Vous trouverez peut-être, MESSIEURS, que je m'écarte ici de mon sujet, mais dans l'intérêt que j'ay de vous persuader quelle est la reconnaissance que je conserve à mes bienfaiteurs, pourriez-vous n'approuver pas que j'en témoigne pour celui à qui je dois en partie les faibles connaissances qui me restent, source de l'honneur que vous me faites aujourd'hui. J'ajouterai même que c'est peut-être de lui que je tiens un esprit de sincérité qui peut auprès de vous suppléer à

mon peu de mérite.

Car enfin, MESSIEURS, les plus nobles ornements de l'Eloquence, et ces tours heureux et délicats qui donnent le prix à vos Ouvrages, me semblent aujourd'hui peu nécessaires au dessein d'éterniser le zèle, et l'admiration que vous avez pour votre Auguste Protecteur. S'il faut parler des merveilles de sa vie, ne suffit-il pas que la sincérité fait notre feule guide ? Témoins de tant de prodiges, ne suffit-il pas que nous attirions pour eux la foi de la postérité la plus reculée, par la simplicité, par la multitude, et l'uniformité de nos dépositions ?

Quel règne jamais fut marqué de tant de Victoires ? Nos Légions sous les ordres de ce grand Roi ; n'ont-elles pas été toujours invincibles ? En vain loin de ses yeux la fortune a-t-elle donné quelques marques de son inconstance naturelle ; son caprice n'a servi qu'à nous frapper d'une nouvelle surprise pour une fermeté héroïque, que des succès presque jamais interrompus avoient dérobée à notre connaissance. Il faut des

temps difficiles pour mettre à l'épreuve les ressources d'un courage ferme. L'âme de Louis supérieure aux événements réunit son activité, sans paraître occupée ; elle étend sa prévoyance, elle embrasse tout, elle répare tout, son courage nous ranime ; et sans porter la vue au-delà de l'année même où je vous parle, (car pourquoi rappellerais-je inutilement ici, et des conquêtes, et des vertus que tant d'autres avant moi ont déjà plus dignement célébrées ?) quelle moisson de gloire pour Louis LE GRAND dans le seul cours de cette campagne ! La Flandre a vu réprimer l'audace d'un Ennemi superbe qui menaçait de percer nos frontières ; ce torrent impétueux qui semblait vouloir tout inonder, a été arrêté dans la première rapidité de sa course. L'Allemagne a éprouvé de nouveau la terreur de nos armes, nous avons porté le ravage jusques dans son sein. Les rivages de la Méditerranée ont vu la retraite honteuse d'une flotte ennemie, et d'une armée téméraire qui leur préparaient des chaînes. L'Espagne a vu ses champs baignés du sang de ceux qui venaient l'envahir ; une victoire

complète a ouvert la campagne ; elle s'y termine par la prise des Places les plus séditieuses, et par le triomphe d'un Prince digne du Sang dont il est sorti. La mer vient de voir ou pris ou brûlés ou dispersés les vaisseaux de ceux qui s'arrogent sur elle un empire illégitime. Enfin malgré tous les efforts de l'Europe unie et conjurée, lorsqu'il a fallu attaquer, il semble que le Dieu de la guerre nous ait prêté son épée ; quand il a fallu seulement se défendre, il semble que Pallas nous ait confié son AEGIDE.

Après tant d'avantages, que ne devons-nous pas attendre du désir sincère que LOUIS LE GRAND conserve de rétablir et d'affirmer la tranquillité des Nations ? Nous le savons, grand Roi, si vous veillez avec succès à tendre vos États contre la conspiration générale des Puissances qui nous environnent ; Vous aspirez encore davantage à donner la Paix, et à soulager les peuples que le Ciel vous a soumis. Que si vos Ennemis toujours unis par des sentiments de crainte et de jalousie, ou séduits par une confiance mal fondée, osaient se flatter de

lasser notre patience et d'épuiser nos forces ; qu'ils sachent qu'aussi bien que votre gloire, notre zèle n'a point de limites ; que nous sacrifierons à jamais pour elle et nos biens et nos vies, et qu'ils reconnaissent enfin à leur honte combien il y a de ressource, et de courage dans une Nation fidèle, gouvernée par un Maître à qui il nous est si glorieux d'obéir, et qu'il est si juste d'aimer.

Alors, MESSIEURS, quand après une Paix désirable et glorieuse mon devoir me permettra de me trouver soigneusement à vos Assemblées, je tâcherai par votre commerce de me rendre plus digne du choix dont vous m'avez honoré ; j'écouterai longtemps comme un disciple attentif et appliqué à s'instruire : et si ma faiblesse ne me permet pas de vous atteindre, content de vous applaudir, si je ne puis vous imiter, je me flatte du moins que mes empressements, et mes foins assidus feront assez heureux pour vous plaire, et que ma vénération pour cette illustre Compagnie m'attirera quelque part à l'honneur de votre bienveillance.

Réponse de M. de SAÇY Chancelier de l'Académie au Discours prononcé par M. le marquis de MIMEURE le jour de sa Réception.

MONSIEUR,

La reconnaissance que vous venez de nous marquer si éloquemment, vous nous la devez moins qu'au public. Ses vœux ont devancé nos suffrages. Si vous aviez crû que dans l'espérance de nous imposer ou de nous surprendre, il fût permis d'employer des protections respectables, ou des sollicitations dangereuses, personne n'aurait pu le tenter plus facilement que vous. Mais persuadé que ces secours ailleurs si glorieux, ne font dans cette occasion assez d'honneur, ni à celui qui s'en sert, ni à ceux auprès de qui on les employe ; vous avez donné un exemple digne de servir de règle à tous ceux qui entreront après vous dans la même carrière.

En un temps où il semble que pour arriver même aux honneurs de l'esprit, on commence à prendre les routes qu'une aveugle ambition a toujours suivies, pour

parvenir aux emplois et à la fortune, vous avez eu le courage de ne vous point écarter de celles que la modestie et peut-être (dans la place où je fuis il ne me fiera pas mal de le dire) le respect du à cette Compagnie vous prescrivaient ; vous n'avez fait parler pour vous que la Renommée.

Vous pouviez bien, MONSIEUR, vous en reposer sur elle. Où auriez-vous trouvé des amis qui vous eussent mieux servi ? À peine parliez-vous, que déjà elle parlait de vous. Les merveilles qu'elle publiait de la finesse et de la vivacité de votre esprit, de la justesse et de la force de votre raisonnement, de la douceur et de la bonté de vos mœurs, excitèrent la curiosité de la Cour. Vous y parûtes à cette Cour délicate, où chacun sans cesse occupé du plus grand Objet, qui ait peut être jamais été exposé à l'admiration des hommes, semble réserver si peu d'attention pour tout le reste ; et cependant vous y fûtes regardé comme un prodige. On vous y jugea digne de contribuer en quelque forte à l'éducation du Prince, par qui se doivent perpétuer les grandes destinées de la

France. Vous fûtes attaché à son service, et associé à ses Études.

Trois Hommes (je ne crains point d'être démenti par ceux qui m'entendent) trois Hommes des plus illustres que la France ait jamais produits, furent chargés d'une éducation qui lui était si importante.

L'un très-distingué par une noble et antique race, mais bien plus encore par des mœurs vraiment antiques, et par son amour pour les Lettres, semblait n'être né que pour faire revivre Mécène à la Cour d'Auguste. Courtisan sans cesser d'être Philosophe, il ne mettait point la politesse dans une dissimulation raffinée ; convaincu que rien ne devait tant plaire au Prince sous lequel il avait le bonheur de vivre, que la Vérité, il allait toujours au vrai et à l'honnête sans détour, et se serait crû déshonoré, s'il eût payé l'approbation du public de la moindre adulation envers les particuliers.

L'autre joignait à un génie sublime une profonde connaissance de l'Histoire Ecclésiastique et Profane, de l'Écriture et des Pères, mais surtout il était doué d'une

Eloquence, dont l'antiquité se ferait fait honneur dans les siècles les plus célèbres, et dont l'Eglise dans celui-ci, s'est fait un rempart capable de la défendre éternellement contre une hérésie qui a si longtemps désolé ce Royaume.

Le troisième, d'un esprit naturellement délicat, a pris soin de se nourrir de tout ce que les Auteurs les plus renommés dans tous les siècles, et dans toutes les Langues ont de plus exquis. Théologien aussi éclairé que profond, il a su arracher de la Théologie les épines qui semblent l'obscurcir et l'étouffer, pour y répandre les fleurs d'une sainte et mâle Eloquence, et lui donner toute l'évidence et toute la force de la démonstration. Philosophie, Histoire, Poésie ; quel genre d'érudition lui a échappé ? Quelle antiquité ? Quelle Science a eu pour lui des secrets impénétrables ? Qui d'entre ceux qui connaissent les Lettres ignorent son nom ? Quelle Nation est assez vaine pour ne nous pas l'envier.

Pendant que ces grands Hommes n'oubliaient rien pour former le Prince qui

leur avait été confié, vous aviez ce bonheur, MONSIEUR, que plus vous apportiez d'assiduité à le servir, et plus vous vous mettiez en état de mériter un jour toute son estime ; vous preniez sans cesse dans tout ce qui échappait, à ses inclinations héroïques l'amour de la vertu, et dans les leçons délicates qu'ils lui donnaient le goût des plus excellentes choses.

Vous en sûtes si bien profiter, que vous fûtes jugé aussi digne de le servir dans les nobles travaux où bientôt après la gloire l'appela, que vous aviez paru propre à l'amurer dans les jeux, et dans les exercices de son enfance. On vous vit marcher après lui d'un pas ferme dans tous les périls où son grand cœur le précipita. Mais témoin de son humanité pour les soldats, de son affabilité pour les Officiers, de sa libéralité envers ses troupes, de sa prévoyance dans les contretemps, de sa patience dans les fatigues, vous comprîtes combien il était vrai, que la valeur seule ne forme point le Héros.

Depuis ce temps avec votre admiration pour un si grand Prince, votre zèle pour lui

s'est accru, et avec votre zèle, s'est augmentée son affection pour vous. Ceux qui avoient été chargés de l'instruire font devenus vos meilleurs amis, et fidèle également et aux exemples que vous aviez eus, et aux instructions que vous aviez reçues, vous avez fait tous vos devoirs de la guerre et de la Cour, tous vos plaisirs des Muses.

Vos Poésies Latines qui auraient brillé dans le temps des Horaces et des Tibulles, et qui ont fait passer de si bonne heure votre nom jusques dans les pays étrangers, n'ont été pour ainsi dire que les amusements de votre enfance ; et vos Poésies Françaises pleines de ces grâces qui ne font point au pouvoir de l'art, et que seul y peut semer un génie heureux cultivé par des études choisies, et poli par un long usage de la Cour, font depuis longtemps les délices des personnes les plus déliées de la France.

Il n'en fallait pas moins, MONSIEUR, pour nous consoler de la perte que nous avons faite. Monsieur le Président Cousin était un de ces hommes que les attraites des

Lettres dégoûtent de l'ambition et de la fortune ; quoiqu'il fût entré dans la Magistrature dès sa jeunesse ; quoi qu'il y eut apporté une solidité d'esprit, et des connaissances qui lui répondaient de tous les avantages que les autres y cherchent, son inclination pour l'étude lui fit préférer le repos dont jouit le Philosophe, à tout l'éclat qui environne l'homme public ; dès lors il borna ses vues aux seules fonctions de sa charge, et comme elles lui laissaient beaucoup de loisir, il le consacra tout entier à l'amour des Sciences.

C'est à Monsieur Cousin que le public fut longtemps redevable de la continuation de ces Journaux qui excitaient tant de curiosité, et qui causaient tant de plaisir, parce qu'ils ne paraissaient précisément faits, que pour soulager ceux qui manquaient ou de temps pour lire ; ou de mémoire pour retenir.

Comme il n'avait pas moins de droiture dans le cœur que dans l'esprit, loin de s'imaginer qu'en faisant l'extrait des Livres il eut acquis le privilège de faire une Satyre, où sans respect ni Pour la Vérité, ni pour la

bienséance, il n'eut à suivre que ses dégoûts ou ses chagrins ; il ne crut pas que cet extrait lui donnât seulement le droit de s'ériger un Tribunal, d'où il peut prononcer un jugement innocent et modeste.

Plein de défiance pour ses propres lumières, il appréhendait qu'en croyant donner une décision fondée et légitime, il ne donnât une fantaisie, ou une opinion erronée, et qu'en se hasardant à guider ceux qui s'abandonneraient à sa foi, il ne les égarât.

Attentif à l'esprit des Instituteurs de ce Recueil, il ne se regarda jamais ni comme le juge, ni comme le censeur du Livre dont il parlait, mais il se souvint toujours qu'il n'en était que l'Historien.

Les devoirs d'un sage Historien furent toute sa règle, il savait qu'on ne lui demande que du choix, de l'ordre, de la clarté, de la fidélité, et que le plus grand de tous ses vices c'est d'être partial ou malin.

Il n'est pas étonnant qu'avec une conduite si modérée, il se fait concilié

l'estime de tous les gens de Lettres. Mais ces fortes d'Ouvrages ne servirent qu'à le délasser d'études infiniment plus importantes. Quand je songe aux trésors dont il a enrichi nos Bibliothèques, peu s'en faut que je ne demande, s'il est possible qu'un seul homme ait pu suffire à tant et à de si longs travaux. L'Histoire du bas Empire qui n'était auparavant connue que des Savants capables de la puiser dans un grand nombre de volumes Grecs où elle était renfermée, est par ses excellentes Traductions devenue si célèbre sous le titre de *l'Histoire Byzantine*, et si commune par toute la France, qu'elle ne nous est aujourd'hui guère moins familière que la notre.

Tel fut, MONSIEUR, l'homme illustre que vous venez remplacer : je ne vous parle point de la douceur de son commerce ; ce n'est pas une des qualités que nous cherchons le moins dans un Confrère, et c'en est une qui nous rendra sa mémoire éternellement précieuse. Aussi que pourrait-on apporter de plus souhaitable dans une Compagnie

comme celle-ci ? Les Études peuvent nous assembler, l'esprit nous plaire ; le savoir nous instruire ; mais les mœurs et les manières peuvent feules nous lier.

Nous savons, MONSIEUR, tout ce que nous devons attendre de l'agrément des vôtres : ainsi nous ne pouvons trop nous presser de vous rendre assidu parmi nous ; que votre goût pour les Lettres, que votre amitié pour nous vous en fasse ménager les moments. Ayez pour l'Académie la même ardeur qu'on voit briller si vivement encore aujourd'hui dans le digne sang de ses illustres Fondateurs. Ne vous permettez jamais de regarder votre élection comme un titre qu'il est permis de négliger dès qu'on a su l'obtenir, mais comme une obligation que vous voulez remplir, ou, (si votre modestie l'aime mieux) comme un avantage dont vous espérez de profiter. Si vous ne pouvez nous donner place entre vos devoirs, comptez-nous entre vos plaisirs. Où en trouver de plus utiles ? Il n'y a personne entre nous qui, si vous l'interrogez, ne vous avoue de bonne foi, qu'il n'est jamais sorti de nos

Assemblées, que plus instruit qu'il n'était quand il y est entré. Où vous en promettez de plus honnêtes ? Nous ne travaillons sans cesse qu'à perfectionner une Langue destinée à immortaliser les merveilles du Règne de notre auguste Protecteur.

Quel délassément plus glorieux pour vous, MONSIEUR, après avoir sous ses auspices cueilli des lauriers dans les champs de Mars, devenir avec nous lui en faire des couronnes dans ce Palais, où sa magnificence ouvre un asile aux Muses. Vous nous y verrez disputer à l'envie cet honneur : mais malgré tout notre empressement à célébrer ses Vertus, vous nous entendrez (ce qui est de toutes les louanges la plus touchante) faire plus de vœux encore pour sa vie, que d'éloges pour sa gloire.